

La doble y única mujer, Pablo Palacio

Pablo Palacio (Loja, 25 de enero de 1906 - Guayaquil 7 de enero de 1947): dos libros publicados a los veintiún años y uno a los veintiséis es todo lo que publicó Pablo Palacio en materia de ficción (se habla de una novela más perdida una noche de aventura en Quito), esos tres libros le han valido un lugar de privilegio en la literatura universal (en este sentido, un caso muy parecido al de Juan Rulfo (guardando las distancias, podría sugerirse que también al de Rimbaud)). Ejercía el oficio de abogado y en 1938 llegó a ser presidente de la Asamblea Constituyente convocada por el presidente Alberto Enríquez Gallo, sin embargo, por razones aún desconocidas (hay algunas teorías al respecto), como fulminado por un rayo, perdió la razón vertiginosamente y tuvo que ser internado en un manicomio. *La doble y única mujer* pertenece a uno de los dos libros que publicó a los veintiuno, un rutilante libro de relatos llamado *Un hombre muerto a puntapiés*.

Pablo Palacio (Loja, 25 janvier 1906 - Guayaquil 7 janvier 1947): deux livres publiés à l'âge de vingt et un ans puis un autre à vingt six ans, c'est tout ce que publia Pablo Palacio en termes de fiction (on peut y ajouter un roman qu'il a perdu une nuit d'aventures à Quito). Ces trois livres lui ont assuré une place de choix dans la littérature mondiale - à cet égard on peut le comparer à Juan Rulfo, et même, *mutatis mutandis*, à Arthur Rimbaud. Il a exercé comme avocat et fut nommé en 1938 président de l'Assemblée Constituante convoquée par le président Alberto Enriquez Gallo. Pour des raisons mystérieuses (plusieurs théories existent à ce sujet) il perdit subitement la raison et dut se faire interner en asile psychiatrique. *La Femme double et unique* est tiré d'un des deux livres publiés à l'âge de 21 ans, le superbe recueil de nouvelles intitulé *Un Homme mort à coups de pieds*.

La Femme double et unique

traduction d'Emma et Amelia, de Seconde

(Il a été nécessaire que je m'adapte à une série d'expressions difficiles que seulement moi, dans mon cas particulier, puisse utiliser. Elles sont nécessaires pour expliquer mes attitudes intellectuelles et mes dispositions naturelles, qui se présentent de manière extraordinaire, exceptionnellement, à l'inverse de ce qui arrive à la majorité des "animaux qui rient").

Mon dos, mon derrière, est, si vous me permettez, ma poitrine à elle. Mon ventre est opposé à mon ventre à elle. J'ai deux têtes, quatre bras, quatre seins, quatre

jambes, et l'on m'a dit que mes colonnes vertébrales, deux jusqu'à la hauteur des omoplates, se rejoignent à cet endroit pour continuer-renforcée-jusqu'à la zone du coccyx.

Moi-première je suis moins âgée que moi-deuxième.

(J'en profite ici, afin d'insister sur la précision faite précédemment, pour m'excuser pour toutes les incorrections que je commettrai. Incorrections que je porte à la connaissance des grammairiens pour qu'ils puissent modifier, le cas échéant, au cas où le phénomène se répèterait, la forme des pronoms personnels, la conjugaison des verbes, les adjectifs possessifs et démonstratifs, etc., et tout ce qui semblera pertinent. Je pense qu'il n'est pas de trop, ce faisant, d'étendre cette demande aux moralistes, dans le sens où ils daigneraient faire montre d'une morale légèrement plus consensuelle, et m'intégrer dans leur champ d'étude; ils me pardonneraient alors l'accumulation des inconvénients liés, par essence, à certains procédés qui découlent naturellement de la place particulière que j'occupe parmi les êtres uniques en leur genre).

Je dis ceci car moi-deuxième je suis évidemment plus faible, plus mince de corps et de visage à cause de certaines caractéristiques que par pudeur je ne mentionnerai pas, propres au sexe, qui mettent en évidence l'affirmation que je

viens d'énoncer, et parce que moi-première je vais de l'avant, suivi de mon derrière, prompt à me suivre, ce qui me place, bien qu'inversement, dans une situation assez similaire à celle de certaines communautés religieuses qui se promènent dans les couloirs des couvents, après les repas, formant deux files, face à face, telle que je suis, à la fois deux et une.

Je dois expliquer cette situation qui m'emmena à être à *la tête de moi* - elle: la seule divergence d'opinions qui maintenant, et seulement maintenant, je pense, m'autorise à parler de *moi*, comme d'un *nous*, car ce fut le seul moment pendant lequel chacune, prête à s'en aller, désira partir de son côté. Elle – notez bien: celle qui est aujourd'hui moi-deuxième- voulait partir, sans doute par atavisme, comme tout le monde le fait, en regardant devant soi ; je voulais faire de même, regarder vers où j'allais, ce qui suscita un énergique mouvement de jambes, qui avait de solides bases puisque nous étions en position quadrupèdes, et nous nous aidions même de nos bras de façon à ce que, presque assises comme nous l'étions, avec ces derniers au centre, nous donnions à voir une pieuvre complète, munie deux volontés et en équilibre quelques instants, du fait de la tension des forces contraires. Je finis par la vaincre en me levant d'un coup et en la traînant, ce qui provoqua entre nous, depuis mon triomphe, une supériorité indéniable de mon moi-première sur mon moi-deuxième; d'où le consensus dont j'ai parlé.

Mais, non; il est important de prendre en compte une modification de mes aprioris qui, je m'en rends compte maintenant, se sont développés plutôt en raison de la faiblesse de mon raisonnement. Sans doute, l'explication que j'ai pensé donner à des faits postérieurs peut s'appliquer aussi à ce qui a été dit en amont ; ce qui expliquera clairement mon entêtement à me désigner toujours de la même manière: un moi, ce qui battra complètement en brèche la classification des tératologues qui, pour de tels cas, les ont nommés : *monstres doubles*, s'obstinant, à leur tour, à parler d'eux comme si dans chaque cas il s'agissait de deux êtres différents, au pluriel, "ils". Les tératologues ne se sont concentrés que sur la partie visible qui est à l'origine de la séparation organique, alors qu'en réalité, les points de contact sont infinis; et pas seulement de contact, puisqu'il existe des organes indivisibles qui sont tout aussi utiles à la vie de la communauté supposément établie. Quand bien même l'hypothèse de la double personnalité qui m'a poussée à dire *nous* serait actée, elle aurait dans ce cas un sens incomplet puisque ce fut précisément durant cet acte fondateur qu'allait se définir le corps directeur de cette vie en apparence double et compliquée; mais qui ne l'est pas en réalité. Je ne lui donne presque qu'un intérêt expressif, ce ne sont que des mots qui établissent un contraste compréhensible pour les esprits étrangers à la situation, et au lieu d'être comme une preuve qu'à un moment donné il put y avoir en moi un double aspect volitif, cela tend directement à

prouver qu'il y a dans ce corps double un seul moteur intellectuel dont le résultat est une parfaite unicité quant à ses aptitudes intellectuelles.

Effectivement, au moment où j'étais prête à partir, et que sont venues les étincelles cérébrales "partir", l'idée germa dans mes deux têtes, simultanément, bien que légèrement confuse à cause de la méconnaissance pratique du fait et qui tendait seulement à l'imitation d'un phénomène perçu chez les autres. Survint alors dans mon premier cerveau l'ordre "Avancer"; "Avancer" se profila également clairement dans mon deuxième cerveau et dans les parties correspondantes de mon corps qui obéirent à cette suggestion cérébrale qui envisageait un détachement, une séparation des membres. Cet essai fut avorté à cause de la supériorité physique de moi-première sur moi-deuxième et fut à l'origine de cette caractéristique ici analysée. Voici la véritable raison en faveur de mon unicité. Si les commandements cérébraux avaient été "avancer" et "reculer", il n'y aurait eu donc aucun doute au sujet de ma dualité, de la différence absolue parmi les procédés formatifs de l'idée de mouvement; mais une fois cette égalité prise en compte, elle me place au point exact d'appréciation. Quant à la particularité qu'en moi il y ait eu deux parties constitutives qui obéirent à deux organes indépendants, je ne lui donne que la valeur circonstancielle qu'elle a, puisque j'ai déjà rejeté le critère superflu qui, par rapport à d'autres cas, m'accorde une constitution au pluriel. Depuis ce moment, moi-première, supérieure, je

commande les gestes, qui sont suivis sans broncher par moi-deuxième. Au moment d'un choix ou d'une idée, ceux-ci jaillissent à la fois dans mes deux cerveaux; par exemple "Je vais me promener", et moi-première je mène la promenade et je rassemble prioritairement toutes les sensations qui me sont proposées, sensations que je communique immédiatement à moi-deuxième. C'est la même chose avec les sensations reçues par cette autre partie de mon être. De manière que, contrairement à ce qui selon moi arrive avec les autres humains, j'ai toujours une compréhension, une réception double des objets. Je les vois presque en même temps des deux côtés quand je bouge. Et quant à les voir de façon statique, j'ai une parfaite facilité à le faire seulement en pressant le pas de manière à ce que moi-deuxième admire presque en même temps l'objet dans son immobilité. Quand c'est un paysage, je l'observe, sans bouger, d'un côté et de l'autre, recueillant ainsi le panorama le plus complet. Je ne sais pas ce que je serais si j'étais faite comme le reste des hommes, je pense que je deviendrais folle, parce que quand je ferme les yeux de moi-deuxième ou de moi-première, j'ai l'impression que la partie du paysage que je ne vois pas bouge, saute, vient sur moi, et j'espère qu'en ouvrant les yeux je le trouverai complètement changé. De plus, la vision latérale m'anéantit: c'est un peu comme voir la vie à travers un tout petit trou.

J'ai déjà dit que mes pensées générales et mes souhaits font leur apparition simultanément dans mes deux moitiés; lorsque ce sont des mouvements, l'exécution d'ordres, mon deuxième cerveau se tait, devient inactif, attendant la décision du premier, ainsi il se trouve dans les mêmes conditions que la carafe vide que l'on doit remplir ou la feuille blanche sur laquelle il faut écrire. Mais dans certains cas, précisément lorsque ce sont des souvenirs, mes cerveaux travaillent séparément, le plus souvent de manière alternative, toujours de manière déterminée, en fonction de l'intensité et de la priorité dans l'ordre de réception de l'image. Il m'arrive que je médite sur tel ou tel aspect, et vient le moment où saute à la conscience un souvenir, parce que ce qui occupe un coin obscur de nos pensées est ce qui torture le plus notre vie intellectuelle. Alors je suis en proie à un déséquilibre et je vacille dans mon association d'idées; ma bouche postérieure répond à haute voix, éclairant l'obscurité qui venait d'apparaître. Si c'est sur une personne à l'identité incertaine, par exemple, que j'ai vue à un moment ou à un autre, ma bouche à elle répond à peu près: "Ah ! M. Miller, ce monsieur allemand que j'ai rencontré chez les Sánchez, qui expliquait enthousiaste le parallélogramme des forces appliqué aux accidents de voitures."

Ce qui pousse mes spectateurs à confirmer l'existence de la dualité en moi , cette dualité que je viens de nier, c'est principalement à cause de la capacité que j'ai à

maintenir une conversation de l'un ou de l'autre côté. Ils sont tombés dans le piège des *côtés*. Lorsqu'ils parlent à ma partie postérieure, je réponds avec celle-ci, par respect et confort, de même avec l'autre partie. Pendant ce temps, la partie apparemment inactive travaille autant que la partie active, mais par la pensée. Quand ils parlent à mes deux côtés, je ne réponds presque jamais avec les deux en même temps, même si je peux le faire, grâce à ma double réceptivité; je me mets ainsi à l'abri de possibles vacillations d'opinion, et je ne pourrais développer deux pensées profondes de manière simultanée. Cette possibilité n'est réelle que dans les cas de sensations ou souvenirs, lorsque je ressens une sorte de séparation de moi-même, plutôt comparable à ces hommes qui peuvent parler et écrire en même temps, de deux choses différentes. Pourtant, cela ne veut pas dire que, bah, je suis deux. Les émotions, les sensations, les efforts intellectuels de moi-deuxième sont ceux de moi-première: de même inversement. Il y a entre moi - première fois je pense que l'expression "entre moi" est utilisée- un centre où entre et d'où sort l'accumulation de phénomènes spirituels, ou de matériaux inconnus, ou émotionnels, ou quoi que ce soit.

Réellement, je ne peux expliquer l'existence de ce centre, ni donner sa position dans mon organisme, ou, plus généralement, éclairer tout ce qui est lié à ma

psychologie ou ma métaphysique, même si je crois que ce mot a été supprimé complètement, pour le moment, du langage philosophique. Cette difficulté, qui ne sera sûrement résolue par personne, je sais qu'elle m'apportera le titre de déséquilibrée, car, malgré son ancienneté, la naïve philosophie cartésienne domine encore; et elle prétend que pour écouter la vérité il faut simplement prêter attention aux idées claires que l'on a en nous, selon l'explication d'un certain bonhomme français; mais comme peu m'importent les idées erronées des autres, je me dois de dire ce que je comprends et ce que je ne comprends pas de moi-même.

Il est nécessaire maintenant que j'accélère le cours de mon récit, en m'en tenant directement aux faits et en laissant ce qui est d'ordre spéculatif pour plus tard.

Quelques détails au sujet de mes parents, qui étaient riches et par conséquent nobles, seront suffisants pour éclaircir mes origines: ma mère était très versée dans les lectures pernicieuses et généralement dramatiques; apparemment, suite à ma conception, son mari, mon père, voyagea, à cause de problèmes de santé. Pendant l'intérim, un ami à elle, un médecin, établit d'étroites relations avec ma mère, en tout bien tout l'honneur bien sûr, et puisque la pauvre était si seule et s'ennuyait tellement, cet ami devait la distraire et il la distrayait avec des

récits bizarres, qui, dit-on, ont impressionné la maternité de ma mère. À ces récits s'ajoutaient des images artistiques que le médecin lui procurait; de ces images dangereuses que certains messieurs dessinent de nos jours, disloquées, absurdes, et qui donnent selon eux l'idée du mouvement, mais en vérité ne sont faites que pour impressionner les dames les plus simples, qui croient vraiment que des femmes telles que celles de ces dessins existent réellement, avec leur déséquilibre musculaire, leur strabisme oculaire et d'autres délires. Il n'est pas rare que les enfants paient les inclinations de leurs parents: une amie à moi donna par exemple naissance à un chat. Heureusement, je ferai en sorte que mes récits ne soient point lus par des dames qui puissent en être impressionnées et m'assurerai ainsi de ne jamais être la cause d'une possible répétition humaine de mon cas. Bref, c'est ce qui est arrivé à ma mère, qui, d'une certaine façon aidée par ce médecin, a tellement cru à l'existence d'individus différents, que petit à petit elle s'est inventée le phénomène que je représente; parfois elle devait s'amuser en l'observant ces images, et le plus souvent cela devait lui donner un frisson d'épouvante. Pendant ces moments-là elle criait et ses cheveux se dressaient sur sa tête (je l'ai déjà entendu de sa bouche lors d'interrogatoires-fleuves que lui faisaient le médecin, le commissaire et le curé, qui, naturellement, devait connaître les antécédents des faits pour pouvoir l'absoudre). Je suis née plus ou moins à terme, mais je n'affirme pas pour autant

que les souffrances que ma pauvre mère a dû subir étaient tout à fait normaux, non seulement pendant le moment le plus difficile mais après, puisqu'à peine me virent-ils, horrifiés, le médecin et la sage-femme allèrent le dire à mon père, et celui-ci, fou de rage, la frappa et l'insulta, peut-être avec la même justice que ces maris qui battent leurs femmes car elles leur ont donné une fille et non un garçon comme ils l'espéraient.

Mère avait une certaine compassion vexante envers moi, qui était autant sa fille qu'aurait pu l'être une femme semblable à toutes les autres, de celles qui naissent pour faire des petites moues avec leurs bouches, trépigner et être coquettes. Père, quand on était seuls, me frappait et s'enfuyait; j'aurais pu le tuer lorsque, quand je pleurais, il revenait en premier et me faisait des câlins en me prenant dans ses bras, et me demandait de sa voix hypocrite: "que s'est-il passé, ma petite?". Moi, je me taisais, je ne sais pas trop pourquoi; mais une fois, je n'en pus plus, et je lui ai répondu, en essayant de le fouetter de ma rage: "tu m'as donné un coup de pied, et tu as fui, hypocrite". Mais mon père était quelqu'un de sérieux, et devant tout le monde il m'aimait, et ils l'avaient vu entrer surpris; de plus, il méritait plus de crédit que moi, ils me regardaient bouche bée et se regardaient entre eux ensuite; j' ai entendu mon père dire très bas, juste après s'être excusé et être sorti de la pièce: "nous serons obligés d'envoyer cette pauvre

enfant à l'Hospice; je ne pense pas qu' elle va bien dans sa tête; le docteur m'a transmis également ses inquiétudes; *caramba, caramba*, quelle misère". Lorsque je l'ai entendu, je suis restée pétrifiée.

Je ne réalisais pas ce qu'était vraiment un Hospice; vu le sens de la phrase, je compris que c'était sûrement un endroit où l'on enfermait les fous. L'idée de me séparer de mes parents n'était nullement douloureuse pour moi; je l'aurais acceptée volontiers, puisque je n'avais que la haine de l'un et la compassion de l'autre, qui n'était peut-être pas moindre. Puisque je ne connaissais pas l'Hospice, je n'aurais pu dire quelle était la meilleure option; par moments, cette perspective d'aller à l'Hospice me paraissait comme une menace, lorsque je retrouvais à la maison quelque confort ou de l'affection de la part de serviteurs, ce qui me faisait vraiment sentir chez moi; mais à d'autres occasions, face au visage contrarié de ma mère ou au regard empoisonné de mon père, je désirais de tout mon cœur sortir de cette maison qui était si hostile à mon endroit. Il y avait en moi ce regret d'avoir un jour surpris une conversation entre serviteurs, lors de laquelle on me plaignait, en me traitant de "pauvre fille", conversation qui m'a permis de découvrir quelques effroyables procédés des gardiens de ce type d'établissements, exagérés sans doute, extraordinairement, par l'imagination à la fois étroite et servile de ceux qui en faisaient état. Les serviteurs sont toujours

prêts à inventer les choses les plus invraisemblables et impossibles. Ils affirmaient que les fous étaient fouettés, qu'on les douchait à l'eau froide, qu'on les pendait par les doigts de pieds, pendant trois jours, dans le vide; cela finit par m'inquiéter. Je me suis rendue le plus vite possible chez mon père, qui discutait à haut-cri avec sa femme, et je me suis mis à pleurer devant lui, en disant que je m'étais sûrement trompée l'autre jour et que c'était un autre qui m'avait maltraitée, que je l'aimais et le respectais énormément, et je le suppliai de me pardonner. Si j'avais pu le faire, je me serais agenouillée de bonne grâce, puisque j'avais déjà remarqué que les suppliques, les pardons et autres pitreries devenaient plus sérieux et attendrissants dans cette inconfortable position; hommes et femmes pouvaient accorder ce qu'on voulait, tant qu'on le demandait à genoux: il semblait que cette position élevait les quémandeurs à hauteur des saintes images posées sur les autels, d'où ils pouvaient distribuer des faveurs sans nuire à leurs finances et à leur intégrité. Après m'avoir écouté, mon père me regarda, je ne sais pourquoi, d'un regard spécial, entre enragé et amer; je pense avoir vu ses yeux devenir humides. Finalement, il dit, se tenant la tête : "ce démon finira par me tuer", et sortit de la pièce sans se retourner. Je me souviens que je me dis que ce moment exact serait mon dernier instant dans cette maison. Après quelque temps, j'entendis un bruit extraordinaire, suivi de pleurs et de mouvements. Ils me traînèrent jusque dans ma chambre et m'enfermèrent à clé, et je ne revis plus

jamais mon plus grand ennemi. Après un bon moment, j'appris qu'il s'était suicidé, nouvelle que j'accueillis avec la plus grande joie, puisqu'elle me permettait de confirmer certaines douces hypothèses qui faisaient contrepoids et m'apportaient équilibre et tranquillité, contrairement à d'autres amères nouvelles annonciatrices de changements malheureux dans l'existence.

C'est à 21 ans que je quittai ma mère, qui était encore une jeune femme à l'époque. Elle fit montre d'une douleur immense, qui recelait une part de vérité, puisque ma perte représentait une très grande diminution de la fortune qu'elle faisait fructifier.

Avec mon héritage, je suis parvenue à bien m'installer, et puisque je ne suis pas pessimiste, si le complet désastre que vous connaîtrez par la suite ne m'était point arrivé, j'aurais pu rencontrer ce qu'on appelle couramment *un bon parti*.

Mon installation a été des plus compliquées. J'ai besoin d'une quantité énorme de meubles adaptés. Mais de tout ce que je possède, ce qui m'impressionne le plus ce sont les chaises, qui sont inertes et humaines à la fois, espacées, sans appui puisque je suis mon propre dossier, et elles doivent m'être utiles des deux côtés. Elles m'impressionnent car je fais partie de l'objet "chaise"; quand elle est vide,

quand je ne suis pas sur elle, personne ne peut se faire une idée de ce qu'est ce petit meuble, espacé, allongé, avec des bras qui se font face, dont on dirait qu'il manque quelque chose. Ce quelque chose c'est moi qui, assise, remplis un vide de telle sorte que l'idée de "chaise" telle qu'elle est formulée vulgairement se transforme en "ma chaise": le dossier, je le lui ai mis et elle ne pouvait l'avoir avant parce que précisément, presque toujours, la condition essentielle pour qu'un meuble qui m'appartient soit un meuble dans le cerveau des autres, c'est que je fasse partie de cet objet qui m'est utile et qui ne peut avoir à aucun moment une vie complète et indépendante.

C'est presque la même chose avec les bureaux. Mes bureaux font un demi-tour -pas activement, c'est évident, mais passivement- leur ligne maximale est presque un demi-cercle, quelque peu aplati sur ses parties opposées: je veux dire qu'il a la forme d'une balle, profilée, dont l'extrémité inférieure est un demi-cercle. Une représentation de la moitié de la Mer Adriatique, jusqu'au Golfe de Venise, je pense que ce serait assez semblable aux extrémités de mes bureaux. Le centre est découpé et vide, de la manière que j'ai déjà décrite, de façon à ce qu'on y rentre moi et ma chaise, et qu'on ait la table des deux côtés. Évidemment, je pourrais éviter tout cela en possédant deux bureaux, entre lesquels je m'assiérais; mais ce bureau unique fut comme un caprice, qui a

l'avantage de bien établir mon unité extérieure, puisque personne ne peut dire: "elle travaille à ses bureaux" mais "à son bureau". Et la possibilité de travailler d'un seul côté me déséquilibre: je ne pourrais pas laisser un vide devant mon autre côté. Ce serait aussi difficile que si une mère devait donner un pain entier à un seul de ses deux fils.

Ma coiffeuse est double, il n'est pas nécessaire d'apporter plus de précisions à ce sujet-là puisque son utilisation sous ce format est clairement compréhensible.

La diversité de mes meubles est à l'origine de la grande douleur que je ressens car elle me rappelle que je ne peux rendre visite à personne. Je n'ai qu'une seule amie, qui pour m'inviter de temps en temps à envoyer confectionner une de *mes* chaises. De plus, comme je préfère être seule, j'y vais rarement. Je ne peux supporter trop souvent l'absurde situation pendant laquelle je dois me positionner entre les visiteurs, pour que la visite me concerne mon moi-entier. Les autres, pour comprendre la forme exacte de ma présence lors d'une réunion, si je m'asseyais comme tout le monde, devraient être de profil pour une de moi, et cela amènerait des désagréments pour les intervenants.

Et cette douleur est minimale en comparaison à d'autres. C'est spécialement mon amour pour les enfants qui me fait monter les larmes aux yeux. Je voudrais en avoir un entre les bras et le faire rire avec mes mimiques. Mais eux, à peine je les approche, courent, apeurés. Moi, dépitée, je suspends un geste tragique. Je crois que certains romanciers ont décrit ce geste dans les dernières scènes de leurs livres, lorsque le héros, seul, sur la rive (pour eux il n'existe presque jamais d'embarcadère), contemple l'éloignement du bateau qui transporte une amie ou un proche, c'est encore plus pathétique lorsque celle qui part n'est autre que la fiancée.

Chez mon amie de la chaise j'ai rencontré un jeune homme grand et bien fait. Il me regardait avec une attention particulière. Ce jeune homme fut la cause de la plus intense de mes crises.

Je peux dire que je tombai vite amoureuse de lui. Comme je l'ai déjà expliqué, cet amour ne pouvait pas être ressenti uniquement chez une de mes *moi*. Grâce à ma criante unicité, il apparut de mes *deux côtés*. Tous les phénomènes précédant l'amour, qui sont déjà excessifs chez une personne, apparurent identiques en chacune d'elles. La bataille qui se déclencha en moi est facile à imaginer. Le même désir de le sentir et de parler avec lui était ressenti par

les deux, et comme ceci n'était point possible, l'une était jalouse de l'autre. Elle n'était pas seulement jalouse, mais également, dès qu'une partie de moi prenait le dessus, elle ressentait un état d'insatisfaction. Pendant que moi-première discutait avec lui, le désir de moi-deuxième m'aiguillait, et comme moi-première ne pouvait pas le laisser, ce plaisir était un plaisir à moitié, rongé par la culpabilité de ne pas avoir laissé parler mon moi-deuxième.

Les choses en restèrent là car il n'était pas possible qu'elles aillent plus loin. Mon amour pour un homme se présentait de manière spéciale. Je pensais à la possibilité d'avoir quelque chose de plus avancé: un câlin, un baiser, et si c'était le premier, je pensais à moi-première entourant de mes bras le jeune homme pendant que moi-deuxième agitait ou laissait les siens retomber à ses côtés d'un geste inexprimable. Si c'était un baiser, je sentais avec anticipation l'amertume dans ma bouche à elle.

Toutes ces pensées, qui étaient fondées sur la *solidarité*, étaient accompagnées par une haine invincible envers mon deuxième moi; mais cette même haine était ressentie par moi-deuxième envers moi-première. C'était confus, un mélange absurde, qui me traversait le cerveau et me vidait la cervelle.

Mais le point culminant de mes pensées, à ce sujet, était le plus amer..

Pourquoi ne pas le dire? J'ai pensé que peut-être un jour j'accomplirais mon souhait. Ce seul énoncé donne une idée claire des réflexions qui allaient me tarauder. Quel moi devait satisfaire *mon* désir, ou plutôt, *sa* partie de *mon* désir? De quelle façon pourrais-je penser à sa satisfaction? Dans quelle position resterait mon autre partie ardente? Que ferait cette partie, oubliée, malade d'un amour ressenti avec la même intensité, et avec le vague sentiment d'être satisfaite au milieu d'une grande insatisfaction? Peut-être allait-il y avoir une bataille, comme au début de ma vie. Et moi-première allait gagner, en tant que plus forte, mais en même temps je perdrais aussi moi-même. Ce serait seulement une victoire de priorité, accompagnée d'une torture équivalente.

Je ne devais pas méditer seulement sur ce sujet, mais aussi sur la probable attitude qu'il adopterait face à moi, à l'intérieur de mon combat. Premièrement, était-ce pour lui envisageable d'avoir envie de combler mon désir? Deuxièmement, espérait-il qu'une de mes parties se sacrifie, ou ait une inclination plus forte, ce qui rendrait inutile la guerre entre les *moi*?

Moi-deuxième, j'ai les yeux bleus et le visage blanc et fin. Les cils sont longs et charmants.

Moi-premiere, je suis peut-être moins belle. J'ai les mêmes traits, mais endurcis par une certaine sévérité des sourcils et de la bouche.

Mais, à partir de là, je ne pouvais deviner que *moi* serait la préférée.

Mon amour était impossible, encore plus impossible que ceux des drames télévisés où un jeune et pauvre garçon est amoureux d'une jeune et riche fille.

Il y avait peut-être une petite faille, mais c'était tellement peu romantique !
Si seulement l'on pouvait aimer deux personnes !

Enfin, je ne l'ai jamais revu. Je me suis ressaisie en faisant un effort. Comme lui n'a pas fait d'efforts pour me revoir, je pense que toutes mes inquiétudes à ce sujet n'étaient que fantaisies inutiles. Je parlais du fait qu'il m'aimait, et cela, dans ma situation, semble légèrement absurde. Personne ne peut m'aimer, puisque l'on m'a obligée à porter ce fardeau, mon ombre; on m'oblige à porter mon double.

Je ne sais pas si je dois la détester, ou plutôt l'encenser du fait de me sentir *une autre*; de voir ce que les hommes ne voient sûrement pas; de souffrir de

l'influence et du fonctionnement d'un mécanisme compliqué que personne ne peut connaître en dehors de moi; je crois que tout cela est admirable et que je suis pour les médiocres une sorte de petit dieu. Néanmoins, certaines exigences de la vie quotidienne que je dois mener irrémédiablement et certaines passions humaines que la nature, en me façonnant ainsi, a logiquement dû supprimer ou modifier, m'ont déjà fait penser le contraire.

Naturellement, cette organisation différente, en m'apportant des habitudes particulières, m'a forcée à m'isoler presque complètement. A l'usage, et à force de supporter cette contrariété, je ne me sens absolument pas d'obligation sociale. En oubliant mes inquiétudes, je suis devenue solitaire.

Il y a à peu près un mois, j'ai senti une insistante démangeaison sur mes lèvres à elle. Ensuite, une petite tache blanchâtre est apparue, au même endroit, et par la suite elle est devenue violacée; elle a grandi, s'est mise à gratter et à saigner.

Le docteur est venu et m'a parlé de la prolifération de cellules, de néoformations. En conclusion, quelque chose de vague, si je comprends bien. Le

pauvre essayait de ne pas me faire peur. Qu'est-ce que ça peut bien me faire avec la vie que je mène?

Si ce n'était pas à cause des douleurs de mes lèvres... de mes lèvres... Bon, ce ne sont pas vraiment mes lèvres! Mes lèvres sont ici, à l'avant; je peux en faire usage comme bon me semble... Comment puis-je sentir les douleurs de ces autres lèvres? Cette dualité et cette unité finalement me tueront. Une partie de moi empoisonne le tout. Cette plaie qui s'ouvre comme une rose, dans le sang, est absorbée par mon autre ventre qui engloutira la totalité de mon organisme. Depuis ma naissance j'ai quelque chose de différent; j'ai porté dans mon sang des bactéries nuisibles.

... J'ai sûrement une seule âme... mais si après ma mort mon âme ressemble à mon corps... j'aimerais dans ce cas ne pas mourir !

Ce corps extraordinaire, ces deux têtes, ces quatre jambes, cette prolifération dilatée des lèvres ?

Ouf!